

# Jo Nesbø

## Le bonhomme de neige

thriller



folio  
policier

FOLIO POLICIER

Jo Nesbø

# Le bonhomme de neige

Une enquête  
de l'inspecteur Harry Hole

*Traduit du norvégien  
par Alex Fouillet*

Gallimard

*Titre original :*

SNØMANNEN

© Jo Nesbø, 2007.

*Published by agreement with Salomonsson Agency.  
© Éditions Gallimard, 2008, pour la traduction française.*

Né en 1960, d'abord journaliste économique, musicien, auteur interprète et leader de l'un des groupes pop les plus célèbres de Norvège, Jo Nesbø a été propulsé sur la scène littéraire en 1997 avec la sortie de *L'homme chauve-souris*, récompensé en 1998 par le Glass Key Prize attribué au meilleur roman policier nordique de l'année. Il a depuis confirmé son talent en poursuivant les enquêtes de Harry Hole, personnage sensible, parfois cynique, profondément blessé, toujours entier et incapable de plier. On lui doit notamment *Rouge-Gorge*, *Rue Sans-Souci* ou *Les cafards* initialement publiés par Gaïa Éditions, mais aussi *Le sauveur*, *Le bonhomme de neige*, *Chasseurs de têtes* et *Le léopard* disponibles au catalogue de la Série Noire.



*Pour Kirsten Hammervoll Nesbø*



## PREMIÈRE PARTIE



## CHAPITRE 1

### *Mercredi 5 novembre 1980. Le bonhomme de neige*

C'était le jour où la neige arriva. Il était onze heures du matin lorsque d'énormes flocons jaillirent sans prévenir d'un ciel incolore et s'abattirent sur les champs, les jardins et les pelouses du Romerike, à la manière d'une armada du lointain espace. À deux heures, les chasse-neige étaient à pied d'œuvre à Lillestrøm, et à deux heures et demie, tandis que Sara Kvinesland roulait lentement, précautionneusement, au volant de sa Toyota Corolla SR5, entre les villas de Kolloveien, la neige de novembre s'étendait tel un édredon sur le paysage ondoyant.

Elle trouvait un autre aspect aux maisons dans la lumière diurne. Un aspect si différent qu'elle manqua de passer devant l'allée menant à son garage. Le véhicule dérapa lorsqu'elle freina, et elle entendit un gémississement sur la banquette arrière. Dans le rétroviseur, elle vit l'expression mécontente de son fils.

« Ça ne prendra pas longtemps, mon chéri », murmura-t-elle.

Un gros carré sombre d'asphalte se détachait dans tout ce blanc, et elle comprit que c'était à cet endroit que le camion de déménagement avait stationné. Elle

sentit sa gorge se nouer. Pourvu qu'elle n'arrive pas trop tard.

« Qui habite ici ? fit-on depuis le siège arrière.

— Quelqu'un que je connais, rien de plus, répondit Sara en vérifiant machinalement sa coiffure dans le rétroviseur. Dix minutes, mon chéri. Je laisse la clé de contact sur le démarreur, comme ça, tu pourras écouter la radio. »

Elle sortit sans attendre de réponse, gagna à petits pas la porte qu'elle avait franchie tant de fois, mais jamais de la sorte, pas en plein jour, bien visible pour tous les regards curieux de ce quartier de villas. Non que de tardives visites vespérales auraient paru plus innocentes, mais d'une certaine façon, il lui semblait plus approprié que de tels forfaits s'accomplissent après la tombée de la nuit.

Elle entendit la sonnerie grésiller à l'intérieur, comme un bourdon dans un pot à confiture. Tandis qu'elle attendait, ressentant un désespoir croissant, elle jeta des coups d'œil vers les fenêtres des maisons alentour. Celles-ci ne lui renvoyaient que le reflet de pommiers noirs et nus, d'un ciel gris et d'un paysage blanc laiteux. Puis elle entendit enfin des pas derrière l'huis, et poussa un soupir de soulagement. Un instant après, elle était à l'intérieur, dans ses bras.

« Ne t'en va pas, mon amour, implora-t-elle en sentant déjà les larmes lui venir.

— Il le faut », répondit-il sur un ton de rengaine fatigué. Ses mains cherchaient les chemins bien connus, les chemins dont elles ne se lassaient jamais.

« Non, il ne le faut pas, murmura-t-elle contre son oreille. Mais tu le veux. Tu n'oses plus.

— Ça, ça n'a rien à voir avec toi ou moi. »

Elle sentit l'agacement poindre dans sa voix en même temps que sa main, cette main forte, mais douce,

descendait le long de sa colonne vertébrale pour se glisser dans l'ourlet de sa jupe et de son collant. Ils formaient comme un couple de danseurs bien entraînés percevant les moindres mouvements de l'autre, ses pas, son souffle, son rythme. D'abord l'amour blanc. Le bon. Puis le noir. La douleur.

La main de l'homme caressa le manteau, chercha le mamelon sous l'épais tissu. Il était toujours fasciné par ses mamelons, retournait toujours à eux. C'était peut-être parce qu'il n'en avait pas lui-même.

« Tu as laissé la voiture devant le garage ? » voulut-il savoir en serrant durement.

Elle hocha la tête, et sentit la douleur la traverser comme une flèche de désir. Son giron s'était déjà ouvert aux doigts de son partenaire qui ne tarderaient pas à y être. « Le gosse attend dans la voiture. »

La main s'arrêta tout à coup.

« Il ne sait rien, gémit-elle alors que la main hésitait.

— Et ton mari ? Où est-il, en ce moment ?

— À ton avis ? Au boulot. Évidemment. »

C'était à elle de manifester de l'irritation, à présent. À la fois parce qu'il avait amené la conversation sur son mari et que cela lui déplaisait. Et parce que son corps exigeait de l'avoir, lui, maintenant, et vite. Sara Kvinesland déboutonna sa bragette.

« Ne... », commença-t-il en lui saisissant le poignet. Elle lui flanqua une solide gifle, de l'autre main. Il baissa sur elle un regard ébahi, tandis qu'une tache rouge s'étalait sur sa pommette. Elle sourit, saisit son épaisse chevelure brune et attira son visage vers elle.

« Tu vas pouvoir t'en aller, feula-t-elle. Mais d'abord, tu vas me sauter. C'est compris ? »

Elle sentit son souffle sur son visage. Il arrivait par à-coups brutaux. Elle frappa de nouveau de sa main libre, et la bite gonfla entre ses doigts.

Il cognait, plus fort à chaque fois, mais c'était terminé. Elle était engourdie, la magie avait disparu, le suspense s'était envolé et tout ce qui restait, c'était le trouble. Elle le perdait. Étendue là, elle le perdait. Lui et toutes les années pendant lesquelles elle avait attendu, toutes les larmes qu'elle avait pleurées, les choses folles qu'il lui avait fait faire. Sans rien donner en retour. Rien.

Il se plaça à l'extrémité du lit et la prit, les yeux fermés. Sara regardait fixement sa poitrine. Pour commencer, elle avait trouvé cela curieux, mais elle avait progressivement fini par apprécier la vue de cette peau blanche et lisse tendue sur les pectoraux. Qui lui rappelait les anciennes statues, dont les mamelons avaient été omis par pudeur.

Ses gémissements enflèrent. Elle savait qu'il ne tarderait pas à venir en poussant un rugissement furieux. Elle adorait ce rugissement. L'expression éternellement surprise, extatique, presque douloureuse, comme si l'orgasme dépassait à chaque fois, sans exception, ses attentes les plus débridées. À présent, elle ne faisait qu'attendre le dernier rugissement, un adieu beuglé dans une boîte froide, une chambre vide, dépourvue de photos, de rideaux et de tapis. Puis il s'habillerait et partirait pour une autre région du pays, où il disait avoir trouvé un poste qu'il ne pouvait pas refuser. Mais cela, il le pouvait. Cela. Et malgré tout, il rugirait de plaisir.

Elle ferma les yeux. Mais il ne vint aucun rugissement. Il avait cessé.

« Qu'y a-t-il ? » s'enquit-elle en rouvrant les yeux. Bien sûr, son visage était passablement torturé. Mais pas de plaisir.

« Une tronche », souffla-t-il.

Elle se recroquevilla. « Où ?

— De l'autre côté de la fenêtre. »

Celle-ci était à l'autre bout du lit, pile au-dessus de la tête de Sara. Elle se retourna, le sentit glisser hors d'elle, déjà flasque. La fenêtre au-dessus de sa tête était trop haute pour qu'elle puisse voir à l'extérieur depuis sa position. Et trop haute pour que quelqu'un puisse regarder à l'intérieur en se tenant debout de l'autre côté. À cause de la lumière déjà déclinante, ce qu'elle voyait se résumait au reflet surexposé du plafonnier.

« C'est toi que tu as vu, suggéra-t-elle, presque implorante.

— C'est ce que j'ai d'abord cru », répondit-il sans quitter la fenêtre des yeux.

Sara se redressa sur les genoux. Se leva et regarda dans le jardin. Et là, là, il y avait le visage.

Le soulagement la fit éclater de rire. Le visage était blanc, percé d'yeux et d'une bouche de graviers, vraisemblablement ramassés dans l'allée. Ses bras étaient en branches de pommier.

« Mais doux Jésus, haleta-t-elle. Ce n'est qu'un bonhomme de neige. »

Son rire se changea alors en pleurs. Elle sanglotait sans rien y pouvoir jusqu'à ce qu'elle sente les bras de l'homme autour d'elle.

« Il faut que j'y aille, fit-elle.

— Reste encore un peu. »

Elle resta encore un peu.

Lorsque Sara redescendit vers le garage, elle se rendit compte qu'il s'était écoulé presque quarante minutes.

Il avait promis de téléphoner de temps en temps. Il avait toujours été doué pour mentir, et pour une fois, elle en éprouvait de la satisfaction. Avant même d'arriver à son véhicule, elle vit le visage blafard du même

qui la regardait sans ciller depuis le siège arrière. Elle tira sur la portière et sentit avec surprise que celle-ci était verrouillée. Elle le regarda à travers les vitres embuées. Il n'ouvrit que lorsqu'elle tapa au carreau.

Elle s'installa sur le siège conducteur. La radio était muette, et il faisait un froid polaire dans l'habitacle. La clé de contact gisait sur le siège passager. Elle se retourna vers son gamin. Il était pâle, et sa lèvre inférieure tremblait.

« Quelque chose ne va pas ? voulut-elle savoir.

— Oui. Je l'ai vu. »

Il y avait dans sa voix une légère nuance de peur qu'elle ne se rappelait pas d'avoir entendue depuis qu'il était petit et regardait la télé, serré entre eux sur le canapé, les mains devant les yeux. À présent, il muait, il avait cessé de lui faire la bise pour lui souhaiter bonne nuit et montrait un intérêt croissant pour les moteurs d'automobiles et les filles. Et un jour, il grimperait dans une voiture avec l'une d'entre elles et la quitterait, lui aussi.

« Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda-t-elle en introduisant la clé de contact dans le démarreur, avant de donner un tour.

— Le bonhomme de neige... »

Le moteur ne réagit pas, et la panique s'empara d'elle sans crier gare. Elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'elle craignait précisément. Elle lança un regard fixe à travers le pare-brise et donna un nouveau tour de clé. La batterie avait-elle eu le temps de se décharger ?

« Et à quoi ressemblait ce bonhomme de neige ? » Elle écrasa la pédale d'accélérateur et tourna désespérément la clé de contact, avec une telle force qu'elle eut l'impression d'être sur le point de la briser. Il répondit, mais les mots furent assourdis par le rugissement du moteur qui démarra.

Sara passa la première et lâcha la pédale d'embrayage comme s'il devenait soudain urgent d'être ailleurs. Les roues patinèrent dans la neige fraîche, tendre et mouillée. Elle appuya un peu plus sur l'accélérateur, mais ils n'avançaient pas, tandis que l'arrière du véhicule partait en crabe. Les pneus grignotèrent alors l'asphalte, et ils partirent d'un coup pour arriver en glissant sur la route.

« Papa nous attend, expliqua-t-elle. Il va falloir nous dépêcher. »

Elle alluma la radio, monta le volume pour emplir le froid habitacle avec d'autres sons que sa propre voix. Un présentateur annonça pour la centième fois ce jour-là que, dans la nuit, Ronald Reagan avait battu Jimmy Carter aux élections présidentielles américaines.

Le gamin prononça de nouveau quelques mots, et elle jeta un coup d'œil dans son rétroviseur.

« Qu'as-tu dit ? » demanda-t-elle tout haut.

Il répéta, mais elle n'entendait toujours pas. Elle baissa le son de la radio en mettant le cap vers la nationale et le fleuve dont les lignes donnaient au paysage des allures de faire-part de décès. Elle sursauta quand elle vit qu'il s'était penché entre les sièges. Sa voix résonna comme un murmure sec, juste à côté de son oreille. Comme s'il importait que personne d'autre ne les entende :

« Nous allons mourir. »

## CHAPITRE 2

### *2 novembre 2004. Jour 1. Les yeux de gravier*

Harry Hole sursauta et ouvrit tout grands les yeux. Il faisait un froid glacial, et la voix qui l'avait réveillé résonnait dans l'obscurité. Elle expliquait qu'aujourd'hui, le peuple américain allait décider si leur président s'appellerait George Walker Bush pour les quatre années à venir. Novembre. Harry se dit qu'ils étaient sans l'ombre d'un doute en route vers l'ère des ténèbres. Il rejeta l'édredon et posa les pieds sur le sol. Le lino était si froid qu'il en brûlait. Harry laissa le radio-réveil en marche et se rendit à la salle de bains. Se regarda dans le miroir. Novembre, là aussi : un visage aux traits tirés, au teint gris. Ses yeux étaient injectés de sang, comme à l'accoutumée, et les pores sur la peau de son nez évoquaient de grands cratères sombres. Les poches sous ses yeux aux iris bleu délavé par l'alcool disparaîtraient une fois que le visage aurait reçu de l'eau chaude, une serviette et un petit déjeuner. Supposa-t-il alors. Harry ne savait pas avec certitude comment son visage se comporterait tout au long de la journée, maintenant qu'il avait atteint les quarante ans. Si les rides seraient aplaniées et si la paix tomberait sur l'expression traquée qui était la sienne au réveil de nuits peuplées de cauchemars. Soit la plupart. Il évite-

rait le miroir au moment de quitter enfin son petit appartement de Sofies gate, meublé du strict nécessaire, pour devenir l'inspecteur principal Hole, à la Brigade criminelle de l'hôtel de police d'Oslo. Alors il sonderait le visage d'autres personnes pour y trouver leur douleur et leur talon d'Achille, leurs cauchemars, mobiles et raisons de leurs auto-trahisons tout en écoutant leurs usants mensonges et en essayant de découvrir une signification à ce qu'il faisait : enfermer des gens depuis longtemps enfermés en eux-mêmes. Dans des prisons de haine et d'un mépris qu'il ne reconnaissait que trop bien. Il passa une main sur la brosse courte et raide de cheveux blonds qui poussait à exactement 193 centimètres au-dessus des plantes de pied frigorifiées. Les clavicules saillaient comme des cintres sous la peau. Il s'était beaucoup entraîné depuis la dernière affaire. Frénétiquement, prétendaient certains. En plus du vélo, il avait commencé à soulever des poids dans la salle d'exercices au sous-sol de l'hôtel de police. Il appréciait la douleur, la façon dont elle brûlait et refoulait la pensée. Malgré tout, il ne faisait que maigrir. La graisse disparaissait et les muscles se déposaient comme des couches d'étoffe entre le squelette et la peau. Et alors que par le passé il avait eu une belle carrure, ce que Rakel qualifiait naturellement d'athlétique, il commençait à ressembler à une photo qu'il avait vue montrant un ours blanc dépecé ; une bête de proie musclée mais d'une maigreur choquante. Il était en train de disparaître, en toute simplicité. Sans que ça fasse grand-chose. Harry poussa un soupir. Novembre. Il allait faire encore plus sombre.

Il alla dans la cuisine, but un verre d'eau contre le mal de crâne et plissa des yeux surpris en direction de la fenêtre. Le toit de l'immeuble de l'autre côté de

Sofies gate était blanc et la vive lumière qu'il reflétait ne ménageait pas les yeux. La première neige était tombée dans la nuit. Il pensa à la lettre. Il lui arrivait d'en recevoir de ce genre, mais celle-là était particulière. Elle évoquait Toowoomba.

À la radio, une émission sur la nature avait pris la relève, et une voix enthousiaste parlait des phoques. « Chaque été, des phoques de Berhaus se rassemblent dans le détroit de Béring pour s'accoupler. Comme les mâles sont plus nombreux que les femelles, la compétition pour ces dernières est si acharnée que les mâles qui ont réussi à s'approprier une femelle lui resteront fidèles durant toute la période d'accouplement. Le mâle prendra soin de sa partenaire jusqu'à ce que le petit soit venu au monde et soit en mesure de se débrouiller seul. Pas par amour pour la femelle, mais par amour pour ses propres gènes et son propre patrimoine héréditaire. Dans la perspective darwinienne, cela veut dire que c'est la sélection naturelle dans la lutte pour la survie qui a rendu le phoque de Berhaus monogame, pas la morale. »

Va savoir, songea Harry.

Il s'en fallait de peu que l'enthousiasme fasse sauter la voix radiodiffusée de plusieurs octaves : « Mais avant que les phoques ne quittent le détroit de Béring à la recherche de nourriture, au large, la mâle va tenter de tuer la femelle. Pourquoi ? Parce qu'un phoque de Berhaus femelle ne veut jamais s'accoupler deux fois avec le même mâle ! Il s'agit pour elle de diversification du matériel génétique, exactement comme sur le marché des titres. Pour elle, il est biologiquement plus rationnel d'être de mœurs faciles, et le mâle en est conscient. En la supprimant, il veut empêcher que d'autres petits entrent en concurrence avec sa propre descendance pour la même nourriture.

— Nous nous inscrivons nous aussi dans une perspective darwinienne, alors pourquoi l'homme ne pense-t-il pas comme le phoque ? demanda une autre voix.

— Mais c'est bien ce que nous faisons ! Notre société est loin d'être aussi monogame qu'elle en a l'air, et elle ne l'a jamais été. Une étude suédoise a récemment montré qu'entre quinze et vingt pour cent de tous les enfants ont un autre père que celui qu'ils croient être le leur — et à plus forte raison leur père supposé. Vingt pour cent ! Ça fait un enfant sur cinq, ça ! Qui vit dans le mensonge. Et veille à la diversité biologique. »

Harry tourna le sélecteur de fréquence à la recherche d'une musique supportable. Il s'arrêta sur la version troisième âge de *Desperado* signée Johnny Cash.

On frappa de nouveau énergiquement à la porte.

Harry alla dans la chambre, passa son jean et revint dans le couloir pour ouvrir.

« Harry Hole ? »

L'homme au-dehors portait un bleu de travail, et regardait Harry à travers d'épaisses lunettes. Ses yeux étaient clairs comme ceux d'un enfant.

Harry hocha la tête.

« Vous avez des champignons ? »

Le bonhomme posait la question sans rien exprimer de particulier. Une longue mèche de cheveux pendait de travers, se collant à son front. Sous le bras, il tenait un porte-bloc en plastique sur lequel était pincée une feuille couverte de notes.

Harry attendit une suite, mais aucune ne vint. Il n'y avait que ce regard clair, ouvert.

« Ça, répondit Harry, c'est pour le moins une question personnelle. »

Le type esquissa l'ombre d'un sourire, comme s'il

avait entendu une blague dont il aurait eu vraiment marre.

« Des champignons dans l'appartement. Des moisissures.

— Je n'ai aucune raison de le penser, répondit Harry.

— C'est ça, le problème avec les moisissures. Elles offrent rarement des raisons de penser qu'elles sont présentes. » Le bonhomme aspira de l'air entre ses dents et se bascula d'avant en arrière sur les talons.

« Mais ? finit par relancer Harry.

— Mais elles sont là.

— Qu'est-ce qui vous fait croire ça ?

— Votre voisin en a.

— Sans blague ? Et vous pensez qu'elles ont pu se propager ?

— Les moisissures ne se propagent pas. La mérulé, si.

— Alors... ?

— Il y a un défaut de construction dans la ventilation le long des murs de l'immeuble. Qui favorise la prolifération des moisissures. Je peux jeter un coup d'œil dans la cuisine ? »

Harry fit un pas de côté. Le type fonça dans la cuisine et appuya contre le mur un instrument orange aux allures de séchoir à cheveux. Deux signaux sonores se firent entendre.

« Hygromètre, expliqua l'homme en regardant ce qui était apparemment un cadran. Exactement ce que je pensais. Sûr de ne jamais avoir rien vu ou senti de suspect ? »

Harry n'avait aucune représentation claire de ce que cela aurait dû être.

« Une couche comme celle qu'on voit sur un vieux pain, l'aida le type. Une odeur de pourri. »

Harry secoua la tête.

« Est-ce que vos yeux vous ont fait mal ? Vous avez été fatigué ? Eu des migraines ? »

Harry haussa les épaules.

« Évidemment. Aussi loin que je me souvienne.

— Depuis que vous vivez ici, vous voulez dire ?

— Sans doute. Écoutez... »

Mais le type n'écoutait pas, il avait tiré un couteau de sa ceinture. Harry s'immobilisa, les yeux rivés à cette main armée qui s'éleva avant de s'abattre avec force. Il y eut comme un gémissement lorsqu'elle traversa la plaque de plâtre derrière le papier peint. Le gars retira son couteau, l'enfonça de nouveau et en ressortit un fragment de plâtre à moitié pulvérisé, qui laissa un trou noir dans le mur. Une ride profonde apparut entre les deux verres surdimensionnés de ses lunettes. Il planta alors son nez dans le trou et renifla.

« Gagné. Salut, tout le monde.

— Salut qui ? voulut savoir Harry en s'approchant.

— Aspergillus. Une famille de moisissures. On doit choisir entre trois cents ou quatre cents sortes, et il n'est pas évident de dire avec certitude desquelles il s'agit ici, car elles se développent en couches si fines sur ces surfaces dures qu'elles en deviennent invisibles. Mais l'odeur, elle, ne permet pas le doute.

— Et c'est synonyme d'ennuis ? » s'enquit Harry en essayant de se rappeler ce qu'il lui restait sur son compte en banque après que lui et son père avaient sponsorisé une excursion en Espagne pour la Frangine, la petite sœur qui avait ce qu'elle appelait elle-même « un chouia du syndrome de Down ».

« Ce n'est pas comme la véritable mérule, l'immeuble ne va pas s'effondrer, répondit le type. Mais vous, peut-être.

— Moi ?

— Si vous y êtes prédisposé. Certaines personnes tombent malades en respirant de l'air qui contient des moisissures. Elles se traînent pendant des années, en se voyant bien sûr coller une étiquette d'hypocondriaque, puisqu'on ne trouve rien et que les autres qui habitent là vont bien. Mais cette saloperie bouffe les papiers peints et le plâtre.

— Mmm. Que suggérez-vous ?

— De régler son compte à cette pourriture, naturellement.

— Et à mes finances, par la même occasion ?

— Pris en charge par l'assurance de l'immeuble, ça ne vous coûtera pas une couronne. Tout ce dont j'ai besoin, c'est d'avoir accès à la cuisine dans les prochains jours. »

Harry sortit d'un tiroir le jeu de clés en double et lui tendit l'autre.

« Il n'y aura que moi, précisa le bonhomme. Soit dit en passant. Il se passe bien des choses étranges, ici et là.

— Ah oui ? » Harry fit un sourire triste en regardant par la fenêtre.

« Hein ?

— Rien. De toute façon, il n'y a rien à voler, ici. Il faut que je me sauve. »

Le soleil bas du matin scintillait dans la façade vitrée de l'hôtel de police, le quartier général de la police d'Oslo ; le bâtiment se trouvait là où il s'était trouvé pendant près de trente ans, au sommet des collines de Grønlandsleiret. De là, et sans que cela ait été expressément recherché, la police était à proximité des zones les plus durement touchées par la criminalité dans l'est de la capitale, tout en ayant « Bayern », la prison d'Oslo, comme plus proche voisine. L'hôtel

de police était entouré de pelouses fanées, d'érables et de tilleuls qui s'étaient couverts dans le courant de la nuit d'une fine couche de neige blanc grisâtre, donnant au parc des allures de succession sous des draps.

Harry remonta la bande noire d'asphalte en direction de l'entrée principale et pénétra dans le hall central où l'œuvre en porcelaine de Kari Christensen et son eau ruisselante murmuraient contre le mur leurs éternels secrets. Il fit un signe de tête au vigile Securitas de la réception avant de prendre l'ascenseur jusqu'à la Brigade criminelle, au cinquième. Bien qu'il eût obtenu presque six mois plus tôt un nouveau bureau dans la zone rouge, il continuait à occuper l'ancien, exigu et privé de fenêtre, qu'il avait partagé avec l'inspecteur Jack Halvorsen. À présent, on y trouvait l'inspecteur Magnus Skarre. Et Jack Halvorsen gisait au cimetière de Vestre Aker. Ses parents avaient tout d'abord désiré que leur fils soit enterré chez lui à Steinkjer, puisque Jack et Beate Lønn, la directrice de la Brigade technique, n'étaient pas mariés après tout ; même pas concubins. Mais en apprenant que Beate était enceinte et mettrait au monde l'enfant de Jack l'été suivant, ils avaient accepté que la tombe de Jack soit à Oslo.

Harry entra dans son nouveau bureau. Qui le serait toujours, il le savait, tout comme le terrain vieux de cinquante ans du club de football de Barcelone était toujours appelé en catalan Camp Nou, le Nouveau Stade. Il se laissa tomber sur son fauteuil et alluma la radio en adressant un signe de tête aux photos posées sur la bibliothèque, appuyées au mur, et qui un jour, dans un avenir plus ou moins lointain quand il penserait à acheter des punaises, se retrouveraient au mur.

Ellen Gjelten et Bjarne Møller. Comme cela, dans l'ordre chronologique. *Dead Policemen's Society*<sup>1</sup>.

À la radio, des politiciens norvégiens et des sociologues s'exprimaient sur les élections présidentielles aux États-Unis. Harry reconnut la voix d'Arve Støp, le patron du magazine à succès *Liberal* connu comme l'un des chroniqueurs les plus cultivés et les plus arrogants. Harry poussa le volume jusqu'à ce que la voix résonne entre les murs, et attrapa ses menottes Peerless posées sur la nouvelle table de travail. Travailla son *speedcuffing* sur le pied déjà écaillé par cette sale manie prise pendant un séminaire du FBI à Chicago, et perfectionnée au cours de ses soirées solitaires dans un meublé pourri de Cabrini Green, avec pour seule compagnie les hurlements des querelles des voisins et Jim Beam. Le but, c'était d'abattre les menottes ouvertes sur le poignet de la personne à arrêter, pour que le bras à ressort pivote autour du poignet et s'enclenche dans la serrure de l'autre côté. Avec de la précision et ce qu'il fallait de puissance, on pouvait se menotter d'un simple geste à la personne en question avant que celle-ci ait eu le temps de réagir. Harry n'en avait jamais eu l'usage dans le cadre professionnel, et il ne s'était servi qu'une fois de l'autre chose apprise là-bas : comment piéger un tueur en série. Les menottes emprisonnèrent le pied de table, tandis que les voix radio-diffusées bourdonnaient :

« À votre avis, Arve Støp, sur quoi repose le scepticisme norvégien concernant George Bush ?

— Sur le fait que nous sommes un pays surprotégé qui n'a jamais réellement participé à aucune guerre, mais qui a été trop heureux de laisser les autres la faire

1. Le « Cercle des policiers disparus », en anglais dans le texte. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

à notre place. L'Angleterre, l'Union soviétique et les États-Unis, oui, depuis les guerres napoléoniennes, nous nous sommes réfugiés derrière le dos des grands frères. La Norvège a fondé sa sécurité sur la prise de responsabilité par d'autres au moment critique. Cela dure depuis si longtemps que nous avons perdu notre sens des réalités et que nous croyons que la terre est fondamentalement peuplée de gens qui nous veulent du bien — à nous, le pays le plus riche du monde. La Norvège, une blonde idiote et bêdeuillante perdue dans une ruelle du Bronx, qui s'indigne à présent que son garde du corps soit si brutal envers ses agresseurs. »

Harry composa le numéro de Rakel. Avec celui de la Frangine, le numéro de Rakel était le seul que Harry connaissait par cœur. Quand il était jeune et inexpérimenté, il pensait qu'une mauvaise mémoire était un handicap pour un enquêteur. À présent, il était plus au fait des choses.

« Et le garde du corps, ce sont donc Bush et les États-Unis ? s'enquit le présentateur.

— Oui. Un jour, Lyndon B. Johnson a dit que les États-Unis n'avaient pas le choix, mais a reconnu qu'il n'y en avait pas d'autre, et il avait raison. Notre garde du corps est un néo-chrétien qui n'a pas tué le père, est alcoolique, limité intellectuellement et sans la carrure nécessaire ne serait-ce que pour faire son service militaire. En quelques mots, un type dont nous devrions nous estimer heureux qu'il soit réélu aujourd'hui au poste de président des États-Unis.

— Je présume que c'est ironique ?

— Absolument pas. Un président si faible écoute ses conseillers, et la Maison-Blanche a les meilleurs, croyez-moi. Même si on peut avoir l'impression à travers cette ridicule série télévisée sur le Bureau Ovale

que les démocrates ont le monopole de l'intelligence, étonnamment, c'est chez les républicains les plus à droite que vous trouvez les cerveaux les plus brillants. La sécurité de la Norvège est entre les meilleures mains. »

« Une amie d'une amie a couché avec toi.

— Vraiment ?

— Pas toi, rectifia Rakel. Je parle à l'autre. Støp.

— Sorry. » Harry baissa le son de la radio.

« Après une conférence à Trondheim. Il l'a invitée dans sa chambre. Elle était intéressée, mais elle lui a fait comprendre qu'on lui avait enlevé un sein. Il a répondu qu'il voulait réfléchir et est parti au bar. Avant de revenir et de l'emmener.

— Mmm. J'espère que ça a répondu aux attentes.

— Rien ne répond aux attentes.

— Non, approuva Harry en se demandant de quoi ils parlaient.

— Alors, pour ce soir ?

— Huit heures ce soir au Palace Grill, c'est parfait. Mais qu'est-ce que c'est que ces âneries sur le fait que l'on ne peut pas réserver ?

— Ça donne un côté plus chic, j'imagine. »

Ils convinrent de se retrouver au bar voisin. Après avoir raccroché, Harry resta un moment à réfléchir. Elle avait eu l'air heureuse. Ou guillerette. Il essaya de sentir s'il était heureux pour elle, heureux parce que la femme qu'il avait aimée si fort était heureuse avec un autre homme. Rakel et lui avaient eu leur période, et il avait eu ses chances. Il les avait toutes utilisées. Alors pourquoi ne pas se réjouir qu'elle aille bien, pourquoi ne pas cesser de penser que les choses auraient pu être différentes, et aller de l'avant avec sa vie à lui ? Il se promit d'essayer de plus belle.

La réunion matinale fut rapidement expédiée. Gunnar Hagen — ASP et commandant de la Brigade criminelle — passa en revue les affaires sur lesquelles ils travaillaient. Pas grand-chose : pour le moment, on n'enquêtait pas sur des meurtres récents, et le meurtre était la seule chose qui maintenait de la vie dans le service. Thomas Helle, un inspecteur du groupe des disparitions de police secours, était là pour parler d'une femme disparue de chez elle depuis un an. Aucune trace de violence, aucune trace de suspect, aucune trace d'elle. Elle était femme au foyer, et avait été vue pour la dernière fois au jardin d'enfants où elle avait déposé son fils et sa fille, le matin même. Son mari comme tous ses proches avaient un alibi et avaient été rayés de l'affaire. On se mit d'accord pour que la Criminelle se penche sur la question.

Magnus Skarre transmit le bonjour de Ståle Aune — le psychologue attitré de la Brigade — qu'il avait vu à l'hôpital d'Ullevål. Harry sentit l'aiguillon de la mauvaise conscience. Ståle Aune était non seulement son conseiller dans des affaires criminelles, mais aussi son pilier personnel dans sa lutte contre l'alcool, en quelque sorte un confident. Il y avait une semaine qu'Aune avait été hospitalisé avec un diagnostic peu clair, mais Harry n'avait pas encore réussi à surmonter sa répugnance des hôpitaux. Mercredi, se dit-il. Ou jeudi.

« Nous avons une nouvelle inspectrice, annonça Gunnar Hagen. Katrine Bratt. »

Une jeune femme se leva au premier rang sans qu'on l'y ait invitée, mais sans le moindre sourire. Elle était très belle. Belle sans faire d'efforts, songea Harry. Des cheveux fins, presque clairsemés, pendaient de part et d'autre d'un visage régulier, pâle, empreint de l'expression grave, presque fatiguée, que Harry avait vue chez d'autres femmes d'une grande beauté ayant tellement

l'habitude d'être observées qu'elles avaient cessé de l'apprécier ou de s'en agacer. Katrine Bratt portait une tenue bleue soulignant sa féminité, mais ses épais collants noirs sous le bord de sa jupe et ses bottines fonctionnelles démentaient qu'elle pût en jouer. Elle prit un moment pour balayer l'assemblée du regard, comme si elle s'était levée pour les regarder, et non l'inverse. Harry paria qu'elle avait étudié aussi bien sa tenue que sa petite prestation pour son premier jour à l'hôtel de police.

« Katrine a passé quatre ans au commissariat de police de Bergen, où elle travaillait principalement sur des affaires de mœurs, mais également pendant un temps à la Brigade criminelle et au groupe des disparitions, poursuivit Hagen en jetant un coup d'œil à une feuille dont Harry supposa qu'il s'agissait de son CV. Diplôme de droit de l'université de Bergen en 1999, École supérieure de police, et à présent inspectrice ici. Pour l'instant, elle n'a pas d'enfant, mais elle est mariée. »

L'un des fins sourcils de Katrine Bratt s'éleva quasi imperceptiblement, et que Hagen l'ait vu ou qu'il ait lui-même trouvé que le dernier élément d'information était superflu, il ajouta :

« Pour ceux que cela intéresserait... »

Au cours de la pause aussi éloquente que pesante qui s'ensuivit, Hagen comprit à l'évidence qu'il avait aggravé les choses. Il toussa durement par deux fois et informa ceux qui ne s'étaient pas encore inscrits à la fête de Noël qu'ils devaient le faire avant mercredi.

Des pieds de chaise raclèrent le sol, et Harry était déjà dans le couloir quand il entendit une voix derrière lui :

« Je suis certainement à toi. »

Harry se retourna sur le visage de Katrine Bratt. Et

se demanda à quel point elle aurait été belle si elle avait pris la chose au sérieux.

« Ou toi à moi », rectifia-t-elle en exhibant une rangée de dents régulières, sans que ce sourire atteigne les yeux. « Tout est question de point de vue. » Elle parlait un riksmål<sup>1</sup> de Bergen avec un grasseyetement modéré, et Harry paria intérieurement qu'elle était originaire de Fana, Kalfaret ou de quelque autre quartier suffisamment bourgeois.

Il ne s'arrêta pas, et elle se hâta de le rattraper :

« On dirait que le capitaine de police a oublié de t'en informer. »

Elle fit la remarque en insistant légèrement sur toutes les syllabes du grade de Gunnar Hagen.

« Mais tu es censé me faire faire le tour du propriétaire et t'occuper de moi au cours des jours à venir. Jusqu'à ce que je sois en mesure de me débrouiller seule. Tu y arriveras, tu crois ? »

Harry sourit. Il l'appréciait, jusqu'à présent, mais était bien sûr susceptible de changer d'avis. Harry était toujours pleinement disposé à donner aux gens une nouvelle chance d'atterrir sur sa liste noire.

« Je ne sais pas, répondit-il en s'arrêtant près de la machine à café. Commençons par ceci.

— Je ne bois pas de café.

— Peu importe. Cela se passe d'explications. Comme pas mal de choses ici. Que penses-tu de cette disparition ? »

Harry pressa le bouton « Americano », qui en l'occurrence était aussi américain qu'un café de ferry norvégien.

1. Le riksmål est une forme de bokmål, en français dano-norvégien (la langue officielle la plus courante en Norvège, devant l'autre langue officielle, le nynorsk, en fr. néo-norvégien), relativement conservatrice.

« Oui ? répondit Bratt.

— Tu crois qu'elle est vivante ? »

Harry essaya de poser la question sur un ton sérieux, pour qu'elle ne comprenne pas que c'était un test.

« Tu me prends pour une idiote ? » Elle regarda avec un dégoût non dissimulé la machine qui crachait en toussant un liquide noir dans un gobelet en plastique blanc. « Tu n'as pas entendu le capitaine dire que j'avais travaillé aux mœurs pendant quatre ans ?

— Mmm. Morte ?

— Autant que faire se peut », répondit Katrine Bratt.

Harry leva le gobelet blanc. Il apercevait peut-être la possibilité d'avoir récupéré une collègue qu'il apprécierait.

Quand Harry prit le chemin du retour cet après-midi-là, la neige avait disparu des trottoirs et des rues, et les fins flocons de neige légère virevoltant en l'air étaient avalés par l'asphalte mouillé dès qu'ils avaient touché le sol. Il entra dans son magasin de disques habituel d'Akersgata, et acheta le dernier album de Neil Young, bien qu'il eût le soupçon qu'il s'agissait d'un mauvais achat.

En pénétrant dans son appartement, il remarqua que quelque chose était différent. Le bruit. Ou bien était-ce l'odeur ? Il s'arrêta net sur le seuil de la cuisine. Un mur entier avait disparu. Plus exactement, là où jusqu'au matin même il y avait du papier peint clair à fleurs et des panneaux de plâtre, il voyait à présent un mur de brique rouille, du ciment gris et une charpente gris-jaune semée de trous de clous. Par terre, il y avait la boîte à outils du type aux champignons, et sur la table, un message informant qu'il reviendrait le lendemain.

Il alla au salon, plaça le disque de Neil Young dans

le lecteur, l'en retira, déprimé, au bout d'un quart d'heure, pour le remplacer par Ryan Adams. L'idée d'un verre vint de nulle part. Harry ferma les yeux et fixa la danse de motifs dans la cécité noire. Il repensa à la lettre. La première neige. Toowoomba.

La sonnerie téléphonique déchira en deux *Shakedown on 9<sup>th</sup> Street*, de Ryan Adams.

Une voix de femme se présenta comme Oda, et dit appeler de la rédaction de *Bosse*. Harry ne se souvenait pas d'elle, mais se rappelait l'émission. C'était au printemps dernier. Ils voulaient l'avoir pour parler des tueurs en série. Puisqu'il était le seul policier norvégien à être allé étudier cela en détail au FBI, et avait en outre pourchassé un authentique tueur en série. Harry avait été assez bête pour accepter. Il s'était dit qu'il le faisait pour transmettre quelque chose d'important et de passablement documenté sur les gens qui tuent, pas pour qu'on le voie, lui, au talk-show le plus populaire du pays. Avec le recul, il n'en était plus aussi certain. Mais ce n'était pas le pire. Le pire, c'était qu'il avait bu un verre avant l'émission. Harry soutenait contre vents et marées qu'il n'y en avait eu qu'un. Mais pendant l'émission, on aurait pu croire qu'il y en avait eu cinq. Sa diction avait été claire, comme toujours. Mais il avait eu un regard voilé, l'analyse avait été vaseuse et il n'était pas parvenu à ses conclusions avant que le présentateur doive faire entrer un invité qui était le tout nouveau maître européen de la décoration florale. Harry n'avait rien dit, mais son langage corporel avait clairement montré son point de vue quant au débat floral. Quand le présentateur lui avait demandé avec un demi-sourire quels liens un enquêteur criminel entretenait avec la décoration florale, Harry avait répondu que les couronnes que l'on voyait lors des enterrements norvégiens soutenaient la

comparaison avec le standard mondial. C'était peut-être le style nonchalant et quelque peu embrumé de Harry qui avait suscité les rires du public dans le studio, ainsi que les tapes satisfaites sur les épaules de la part des techniciens de tout poil après l'émission. Il avait « livré les marchandises », comme ils disaient. Et il avait accompagné un petit groupe d'entre eux à la Kunstnernes Hus, s'était fait offrir à boire, et s'était réveillé le lendemain avec un corps dont chaque fibre réclamait à cor et à cri, exigeait, voulait davantage. On était samedi et il avait continué à boire jusqu'au dimanche soir. Il était alors au restaurant Schröder et demandait bruyamment de la bière tandis qu'ils allumaient et éteignaient les lumières, et Rita, la serveuse, était venue le voir pour lui dire qu'il ne serait plus admis s'il ne partait pas, de préférence pour aller se coucher. Le lendemain matin, Harry s'était présenté au boulot à huit heures tapantes. Il avait été un enquêteur criminel inutilisable qui avait vomi dans le lavabo après la réunion du matin, s'était cramponné à son fauteuil de bureau, avait bu du café, fumé et vomi derechef, mais cette fois dans des toilettes. C'était la dernière faille, et il n'avait pas touché à une seule goutte d'alcool depuis avril.

Et à présent, donc, ils le voulaient de nouveau.

La femme expliqua que le thème était le terrorisme dans les pays arabes, et ce qu'il fallait pour transformer des gens d'un bon niveau scolaire issus de la classe moyenne en machines à tuer. Harry l'interrompit avant qu'elle ait terminé :

« Non.

— Mais nous avons très envie de vous avoir, vous êtes tellement... tellement... rock'n'roll ! »

Elle partit d'un rire empreint d'un enthousiasme dont il ne parvint pas à déterminer s'il était authenti-

que ou non, mais il reconnaissait sa voix. Elle était à la Kunstnernes Hus, ce soir-là. Elle avait été belle d'une façon jeune, ennuyeuse, avait parlé d'une façon jeune, ennuyeuse, et avait regardé Harry avec un appétit glouton comme elle l'aurait fait avec un plat exotique dont elle ne pouvait savoir exactement s'il n'était pas *trop* exotique.

« Appeler quelqu'un d'autre », conseilla Harry avant de raccrocher. Puis il ferma les yeux et entendit Ryan Adams demander « *Oh, baby, why do I miss you like I do ?* ».

Le gamin leva les yeux sur l'homme debout à côté de lui près du plan de travail de la cuisine. La lumière provenant du jardin couvert de neige brillait sur la peau glabre du crâne massif du père. Maman avait dit que papa avait une aussi grosse tête parce qu'il était très très cerveau. Il avait demandé pourquoi elle disait *était* très cerveau, et pas *avait* beaucoup de cerveau, et elle avait ri, lui avait passé une main sur le front en lui disant que c'était souvent le cas avec les professeurs de physique. Pour l'instant, le cerveau lavait les pommes de terre sous le robinet avant de les déposer dans une casserole.

« Tu n'épluches pas les pommes de terre, papa ? Maman... »

— Ta mère n'est pas là, Jonas. Alors on va le faire à ma façon. »

Il n'avait pas élevé la voix, mais elle exprimait malgré tout une irritation qui fit que Jonas se recroquevilla. Il ne comprenait jamais très bien ce qui mettait son père en colère. Ni, parfois, s'il était véritablement irrité. Pas avant de voir que le visage de maman avait pris cette expression anxieuse aux commissures des

lèvres, qui semblait accroître l'agacement du père. Il espérait qu'elle rentrerait bientôt.

« Ce n'est pas les assiettes que nous utilisons, papa ! »

Le père claqua durement la porte du placard, et Jonas se mordit la lèvre inférieure. Le visage de son père descendit jusqu'au sien. Les très fins verres carrés de ses lunettes scintillèrent.

« On ne dit pas *c'est* les assiettes, mais *ce sont* les assiettes, corrigea le père. Combien de fois faudra-t-il que je te le répète, Jonas ?

— Mais maman dit...

— Maman ne dit pas comme il faut. Tu comprends ? Maman vient d'un endroit où l'on ne se préoccupe pas de la langue norvégienne. » L'haleine du père sentait le sel, les algues pourries.

La porte s'ouvrit, puis se referma.

« Salut ! » fit-on dans l'entrée. Jonas faillit courir la rejoindre, mais son père le retint par l'épaule en tendant un index vers la table sur laquelle le couvert n'avait pas encore été mis.

« Ce que vous êtes efficaces ! »

Jonas entendit le sourire dans sa voix essoufflée ; elle était sur le seuil derrière lui pendant qu'il disposait couverts et verres aussi vite qu'il le pouvait.

« Et quel grand et beau bonhomme de neige vous avez fait ! »

Jonas tourna une mine interrogatrice vers sa mère, qui avait déboutonné son manteau. Elle était si belle... De peau et de cheveux sombres, tout comme lui, mais avec cette grande douceur dans les yeux qui y était presque toujours. Presque. Elle n'était plus aussi mince que sur les photos datant de son mariage avec papa, mais il avait remarqué que les hommes la regardaient lorsqu'ils se promenaient en ville.

« Nous n'avons pas fait de bonhomme de neige, répondit Jonas.

— Ah non ? »

Sa mère plissa le front tandis qu'elle se défaisait de la grande écharpe rose qu'il lui avait offerte à Noël.

Le père alla à la fenêtre de la cuisine.

« Ce doit être les petits voisins. »

Jonas grimpa sur l'une des chaises de cuisine et regarda dehors. Et là, sur la pelouse juste devant leur maison, il y avait un bonhomme de neige, effectivement. Grand, comme sa mère avait dit. Ses yeux et sa bouche étaient en morceaux de charbon, une carotte lui tenait lieu de nez. Le bonhomme de neige ne portait pas de chapeau, de bonnet ni d'écharpe, il n'avait qu'un bras, une fine branche dont Jonas paria qu'elle avait été prise dans la haie. Mais il y avait quelque chose de singulier chez ce bonhomme de neige. Il était tourné dans la mauvaise direction. Il ne savait pas pourquoi, mais il aurait dû regarder vers la route, vers l'extérieur.

« Pourquoi... », commença Jonas, avant d'être interrompu par son père :

« Je vais aller leur parler.

— Pourquoi ça ? » s'enquit maman depuis l'entrée, où Jonas put l'entendre descendre la fermeture Éclair de ses hautes bottes de cuir noir. « Ça ne fait rien, enfin !

— Je ne veux pas voir ce genre de choses traîner chez nous. Je m'occuperai de ça en rentrant.

— Pourquoi il ne regarde pas vers l'extérieur ? » voulut savoir Jonas.

Sa mère soupira dans l'entrée. « Et quand reviens-tu, chéri ?

— Demain, je ne sais pas quand.

— À quelle heure ?

— Comment ça ? Tu as un rendez-vous ? »

Une certaine légèreté dans la voix du père fit frissonner Jonas.

« Je me disais que je pouvais préparer le dîner<sup>1</sup> », répondit maman en entrant dans la cuisine ; elle alla à la cuisinière, jeta un coup d’œil aux casseroles et monta le thermostat des plaques de deux.

« Prépare juste, va, conseilla le père avant de se tourner vers la pile de journaux sur le plan de travail. Et je rentrerai bien.

— Bon, bon. » La mère alla vers le dos du père et se colla tout contre. « Mais faut-il vraiment que tu partes pour Bergen dès ce soir ?

— Mon intervention en tant qu’invité a lieu demain matin à huit heures. Il faut une heure entre l’atterrissement et le moment où je peux être à l’université, alors je n’aurais pas eu le temps, même en prenant le premier avion demain matin. »

Jonas vit aux muscles de la nuque de son père qu’il se détendait davantage, que maman était de nouveau parvenue à trouver les bons mots.

« Pourquoi le bonhomme de neige regarde notre maison ? demanda Jonas.

— Va te laver les mains », répondit sa mère.

Ils mangèrent en silence, seulement interrompus par les petites questions de maman sur ce qu’avait été la journée à l’école et les réponses brèves, vagues, de Jonas. Jonas savait que des réponses trop détaillées pouvaient susciter des questions désagréables de la part de son père sur ce qu’ils apprenaient — ou n’ap-

1. Principal repas de la journée, ce « dîner » (*middag*) se prend en rentrant du travail, généralement entre 16 et 18 heures, rarement plus tard.

naient pas — dans cette « école lamentable ». De rapides interrogatoires concernant des gens que Jonas mentionnait ou avec qui il avait joué, ce que leurs parents faisaient et d'où ils venaient. Interrogatoires auxquels Jonas ne pouvait jamais répondre de façon satisfaisante, au grand agacement du père.

Une fois couché, Jonas entendit son père prendre congé de sa mère, à l'étage inférieur, la porte claquer et la voiture démarrer au-dehors, avant de disparaître. Ils étaient de nouveau seuls. La mère alluma la télévision. Il songea à quelque chose que maman lui avait demandé. Pourquoi Jonas n'amenait plus de camarade à la maison. Il n'avait pas su quoi répondre, il ne voulait pas l'attrister. Mais à présent, c'était à lui d'être triste. Il se mordit l'intérieur des joues, sentit la bonne douleur irradier dans les oreilles, et planta son regard sur les tubes métalliques du mobile qui flottait au plafond. Il se leva et gagna la fenêtre à pas traînants.

La neige du jardin renvoyait assez de lumière pour qu'il puisse distinguer le bonhomme de neige en contrebas. Il avait l'air seul. On aurait dû lui donner un bonnet et une écharpe. Et peut-être un manche à balai à tenir. Au même instant, la lune surgit derrière un nuage. Les dents noires apparurent. Ainsi que les yeux. Jonas inspira machinalement et fit deux pas en arrière. Les yeux de gravier scintillaient faiblement. Et ne se contentaient pas de regarder le mur de la maison. Ils regardaient en l'air. Vers Jonas. Qui tira les rideaux et retourna se blottir dans son lit.

## CHAPITRE 3

### *Jour 1. Cochenille*

Assis sur un tabouret de bar du Palace Grill, Harry lisait les affichettes invitant en termes bon enfant les clients du bar à ne pas demander crédit, à ne pas tirer sur le pianiste et à « *Be Good or Be Gone* ». Il était encore tôt dans la soirée, et les seuls autres clients du bar étaient deux filles assises à une table, jacassant chacune dans leur mobile, et deux garçons qui jouaient aux fléchettes avec un raffinement emprunté dans la posture et la façon de viser, mais donnant de piètres résultats. Dolly Parton, dont Harry comprenait qu'elle avait retrouvé les faveurs des arbitres du bon goût en matière de country, grinçait d'une voix nasale son accent des États du Sud depuis les haut-parleurs. Harry regarda de nouveau l'heure et fit le pari que Rakel Fauke serait à la porte à huit heures sept. Il ressentait cette tension crépitante, comme toujours avant de la revoir. Il se dit que c'était un réflexe conditionné, comme les chiens de Pavlov qui se mettaient à saliver en entendant le signal annonçant la nourriture même quand ils n'en recevaient pas. Et ils ne devaient pas dîner ce soir. Enfin, ils devaient *seulement* dîner. Et avoir une discussion agréable sur leurs vies actuelles. Ou plus exactement : sur sa vie actuelle à elle. Et sur

Oleg, le fils qu'elle avait eu de son ex-mari à l'époque où elle travaillait à l'ambassade de Norvège à Moscou. Ce gamin au tempérament attentif et renfermé avec lequel Harry était parvenu progressivement à tisser des liens par bien des aspects beaucoup plus solides que ceux qu'il avait lui-même avec son propre père. Quand Rakel avait fini par n'en plus pouvoir et s'en était allée, il n'avait pas su quelle perte avait été la plus grande. Mais maintenant, il le savait. Il était huit heures sept, et elle était à la porte, se tenant bien droite, avec cette cambrure dans le dos qu'il sentait encore dans ses mains, et les pommettes hautes sous la peau incandescente qu'il sentait contre la sienne. Il avait espéré qu'elle n'aurait pas l'air de si bien aller. Qu'elle n'aurait pas l'air si *heureuse*.

Elle vint jusqu'à lui et leurs joues se frôlèrent. Il veilla à la lâcher le premier.

« Que regardes-tu ? demanda-t-elle en déboutonnant son manteau.

— Tu le sais », répondit Harry, et il comprit qu'il aurait dû s'éclaircir la voix avant.

Elle partit d'un rire sourd, qui eut le même impact que la première gorgée de Jim Beam : il se sentit chaud et détendu.

« Non. »

Il ne sut pas exactement ce que son « non » signifiait. Ne commence pas, ne rends pas les choses pénibles. Elle l'avait dit à voix basse, presque inaudible ; cela retentit pourtant comme une gifle.

« Tu es bien mince..., constata-t-elle.

— On le dit.

— La table... ?

— Le serveur va venir nous chercher. »

Elle s'assit sur le tabouret en face de lui et commanda un apéritif. Campari, évidemment. Harry avait

l'habitude de la surnommer « Cochenille », d'après le pigment naturel qui donnait au vin doux épicé sa couleur caractéristique. Parce qu'elle aimait s'habiller en rouge vermillon. Pour sa part, Rakel prétendait qu'elle s'en servait comme d'une couleur de prévention, de la façon dont les animaux utilisent des couleurs vives pour informer qu'il faut garder une certaine distance.

Harry commanda un Coca supplémentaire.

« Pourquoi as-tu maigri ? voulut-elle savoir.

— Champignons.

— Quoi ?

— Ils me bouffent certainement. Le cerveau, les yeux, les poumons, la concentration. Ils aspirent les couleurs et la mémoire. Les moisissures croissent, je disparaîs. Ils deviennent moi, je deviens eux.

— Qu'est-ce que tu racontes ? » s'exclama-t-elle avec une grimace censée exprimer le dégoût, mais Harry vit le sourire dans les yeux. Elle aimait l'entendre parler, même quand il ne racontait que des salades. Il lui fit part de l'attaque des moisissures dans son appartement.

« Et vous, comment ça va ? s'enquit Harry.

— Bien. Je vais bien. Oleg va bien. Mais tu lui manques.

— Il l'a dit ?

— Tu sais que c'est le cas. Tu devrais le suivre un peu mieux...

— Moi ? » Harry la dévisagea, éberlué. « Ce n'est pas moi qui ai choisi.

— Et alors ? répliqua-t-elle en prenant le verre que le barman lui présentait. Que toi et moi ne soyons pas ensemble ne signifie pas qu'Oleg et toi n'entreteniez pas une relation importante. Pour vous deux. Ni l'un ni l'autre ne vous liez facilement aux gens, alors vous devriez prendre soin de ceux que vous avez. »

Harry but une petite gorgée de Coca.

« Comment ça va, entre Oleg et ton médecin ?

— Il s'appelle Mathias, soupira Rakel. Ils sont... différents. Mathias fait de son mieux, mais Oleg ne lui facilite pas vraiment les choses. »

Harry ressentit une douce piqûre de satisfaction.

« Mathias bosse pas mal, par ailleurs.

— Je croyais que tu n'aimais pas que tes hommes travaillent », répondit Harry, qui regretta aussitôt. Mais au lieu de se mettre en colère, Rakel poussa un soupir triste.

« Ce n'était pas le fait que tu travaillais, Harry : tu étais possédé. Tu *es* ton boulot, et ce qui t'anime, ce n'est ni l'amour, ni le sens des responsabilités. Ou la solidarité. Ce ne sont même pas des ambitions personnelles. C'est la colère. Et le besoin de vengeance. Et ça, ce n'est pas juste, Harry, il ne faut pas que ce soit comme cela. Tu sais ce qui s'est passé. »

Oui, songea Harry. J'ai laissé la maladie venir dans ta maison aussi.

Il toussota :

« Mais ton médecin est animé par... les choses justes, alors ?

— Mathias fait toujours des gardes. Volontaires. En plus de ses cours à plein temps à l'institut d'anatomie.

— Et il est donneur de sang et membre d'Amnesty International ?

— B-, ce n'est pas un groupe sanguin qui court les rues, Harry, soupira-t-elle. Et toi aussi, tu soutiens Amnesty International, je le sais bien. »

Elle touilla dans son verre avec un agitateur en plastique orange, dont l'extrémité avait la forme d'un cheval. Le rouge se mit à tourner autour des glaçons. Cochenille.

« Harry ? »

Une nuance dans son intonation le fit se contracter.

« Mathias et moi allons emménager ensemble.

Après Noël.

— Aussi rapidement ? » Harry se passa la langue le long du palais. « Cela fait à peine plus d'un an que vous vous connaissez.

— Un an et demi. Nous envisageons de nous marier l'été prochain. »

Magnus Skarre observait l'eau chaude qui débordait de ses mains avant de poursuivre sa course dans le lavabo. Où elle disparaissait. Non. Rien ne disparaissait, ça allait seulement à un autre endroit. Comme les gens sur lesquels il avait passé les dernières semaines à rassembler des informations. Parce que Harry le lui avait demandé. Parce que Harry avait dit qu'il pouvait y avoir quelque chose. Et qu'il voulait le rapport de Magnus avant le week-end. Ce qui signifiait que Magnus devrait faire des heures supplémentaires. Bien qu'il sût que Harry les affectait à ce genre de chose uniquement pour les maintenir en activité pendant ces périodes « pieds sur le bureau ». Le petit groupe des disparitions lié à Police Secours, comptant trois personnes, refusait d'aller déterrer de vieilles affaires, ils avaient bien assez à faire avec les nouvelles.

En revenant vers son bureau, dans ce couloir désert, Magnus découvrit que la porte était entrebâillée. Il était sûr de l'avoir fermée ; et il était plus de neuf heures, le personnel d'entretien avait donc terminé depuis longtemps. Deux ans plus tôt, ils avaient eu des problèmes de vols dans les bureaux. Magnus Skarre ouvrit brutalement la porte.

Au milieu de la pièce, Katrine Bratt se tourna vers lui, les sourcils haussés, comme si c'était dans son

bureau à elle qu'il avait fait irruption. Elle lui présenta de nouveau son dos.

« Je voulais juste voir, expliqua-t-elle en laissant son regard parcourir les murs.

— Voir quoi ? » Skarre regarda autour de lui. Son bureau était semblable à tous les autres, à la différence qu'il était dépourvu de fenêtre.

« C'était son bureau. N'est-ce pas ? »

Skarre plissa le front.

« Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Hole. C'a été son bureau pendant des années. Pendant qu'il enquêtait sur les meurtres en série en Australie aussi ?

— Je crois, répondit Skarre en haussant les épaules. Mais encore ? »

Katrine Bratt passa une main sur la table. « Pourquoi en a-t-il changé ? »

Magnus la contourna et se laissa tomber dans le fauteuil.

« Celui-ci n'a pas de fenêtre. Et puis, il est passé inspecteur principal.

— Et il a partagé celui-là d'abord avec Ellen Gjelten, puis avec Jack Halvorsen, poursuivit Katrine Bratt. L'un comme l'autre ont été tués. »

Magnus Skarre posa les mains derrière sa tête. La nouvelle inspectrice avait de la classe. Il paria que son mari était directeur de quelque chose et avait de l'argent. Sa tenue avait l'air de coûter cher. Mais en la regardant plus attentivement, il semblait y avoir un petit défaut quelque part. Sur lequel il n'arrivait pas à mettre le doigt.

« Tu crois qu'il a entendu leurs voix, que c'est pour cela qu'il a déménagé ? » voulut savoir Bratt en étudiant une carte murale de Norvège sur laquelle Skarre

avait encerclé les lieux de résidence de toutes les personnes portées disparues dans l'Østland depuis 1980.

Skarre rit, mais ne répondit pas. Elle avait la taille fine et le dos cambré. Il savait qu'elle savait qu'il la regardait.

« Comment est-il, en réalité ?

— Pourquoi te poses-tu la question ?

— Ce doit être ce que font tous ceux qui viennent de récupérer un nouveau chef ? »

Elle avait raison. Simplement, il n'avait jamais considéré Harry Hole comme un chef, pas de cette manière. OK, il leur donnait quelques missions et dirigeait l'enquête, mais hormis cela, la seule chose qu'il exigeait, c'était de ne pas les avoir dans les pattes.

« Comme tu le sais, il traîne une sacrée réputation, commença Skarre.

— J'ai entendu dire qu'il avait des problèmes d'alcoolisme, répondit-elle avec un haussement d'épaules. Et qu'il a dénoncé des collègues. Que tous les supérieurs voulaient qu'il soit lourdé, mais que l'ancien capitaine de police gardait sur lui une main protectrice.

— Il s'appelait Bjarne Møller », précisa Skarre en regardant la carte, le cercle autour de Bergen. C'était là que Møller avait été vu avant sa disparition.

« Et que les gens de la maison n'apprécient pas que les médias en aient fait une espèce de star. »

Skarre aspira sa lèvre inférieure. « C'est un sacrément bon enquêteur. C'est suffisant pour moi.

— Tu l'apprécies ? » voulut savoir Bratt.

Skarre émit un petit rire niais. Elle fit volte-face et le regarda droit dans les yeux.

« Oh, l'apprécier... Je ne me prononcerai pas là-dessus. »

Il repoussa sa chaise, posa les pieds sur la table, s'étira et feignit un bâillement.

« Et sur quoi travailles-tu à une heure aussi tardive ? »

C'était une tentative pour reprendre la main. En fin de compte, elle n'était qu'inspectrice. Et nouvelle.

Mais Katrine Bratt se contenta de sourire, comme s'il avait dit quelque chose de drôle, passa la porte et disparut.

Disparue. À propos. Skarre jura, se redressa sur son siège et alluma son PC.

Harry se réveilla et se mit à observer le plafond. Combien de temps avait-il dormi ? Il se retourna et regarda le réveil sur la table de nuit. Quatre heures moins le quart. Le dîner avait été une souffrance. Il avait regardé la bouche de Rakel qui parlait, buvait du vin, mâchait de la viande et l'engloutissait tout en racontant qu'elle et Mathias avaient parlé de passer quelques années au Botswana, où le gouvernement avait une bonne politique de lutte contre le HIV et manquait de médecins. Elle avait demandé s'il voyait des gens. Et il avait répondu qu'il voyait ses copains d'enfance, Øystein et Tresko<sup>1</sup>. Le premier était un monstre de l'informatique alcoolisé, chauffeur de taxi, l'autre un joueur alcoolisé qui aurait été champion du monde de poker si seulement il avait été aussi doué pour masquer ses expressions de joueur que pour lire celles des autres. Il avait même commencé à lui parler de l'échec fatal de Tresko au championnat du monde de Las Vegas avant de se rappeler qu'il l'avait déjà fait. Et ce n'était pas vrai qu'il les voyait. Il ne voyait personne.

Il avait regardé le serveur verser de l'alcool dans les verres sur la table voisine, et pendant un instant de

1. « Sabot ».

folie, il avait failli lui arracher la bouteille pour la porter à ses lèvres. Au lieu de cela, il s'était dit d'accord pour emmener Oleg à un concert auquel le gosse avait supplié Rakel de pouvoir assister. Slipknot. Harry avait évité de lui expliquer quel genre de groupe elle était sur le point d'autoriser son fils à voir puisque lui-même envisageait de voir Slipknot. Même si les groupes comptant obligatoirement râles d'agonisant, symboles sataniques et double grosse caisse endiablée le mettaient généralement de bonne humeur, les Slipknot présentaient un intérêt certain.

Harry rejeta la couette et alla dans la cuisine, laissa l'eau couler du robinet jusqu'à ce qu'elle soit bien froide, mit ses mains en conque et but. Il avait toujours trouvé que l'eau avait meilleur goût ainsi, bue dans ses propres mains, à même sa peau. Il laissa alors brusquement l'eau retomber dans l'évier et observa le mur noir. Avait-il vu quelque chose ? Qui bougeait ? Non, pas quelque chose, rien que le mouvement en lui-même, comme la vague invisible sous l'eau qui passe sur les algues. Sur des fils morts, des doigts si fins qu'on ne les voit pas, des spores qui s'envolent au moindre déplacement d'air pour aller se poser ailleurs et commencer à manger et aspirer. Harry alluma la radio dans le salon. C'était décidé. George W. Bush s'était vu attribuer un nouveau mandat à la Maison-Blanche.

Harry retourna au lit et tira l'édredon sur sa tête.

Un bruit réveilla Jonas, qui souleva la couette de son visage. Il crut en tout cas que ç'avait été un bruit. Un crissement, comme de la neige très humide sous des bottes dans le calme entre les villas, un dimanche matin. Il avait dû rêver. Mais le sommeil ne voulait pas revenir, même s'il fermait les yeux. À la place,

des bries de rêves lui revinrent. Son père s'était tenu immobile et silencieux devant lui, avec un reflet dans le verre de ses lunettes qui leur donnait une surface gelée, impénétrable.

C'avait dû être un cauchemar, car Jonas avait peur. Il rouvrit les yeux et vit les tubes métalliques bouger au plafond. Il bondit de son lit, ouvrit la porte et partit en courant dans le couloir. Il réussit à éviter de regarder dans les ténèbres au pied de l'escalier descendant au rez-de-chaussée, et ne s'arrêta pas avant d'arriver à la porte de la chambre de ses parents et d'appuyer avec d'infinies précautions sur la poignée. Il se rappela soudain que son père était parti, et maman se réveillerait de toute façon. Il se glissa à l'intérieur. Un carré blanc de clair de lune s'étirait sur le sol jusqu'au lit double bien fait. Les chiffres du réveil luisaient vers Jonas. 01:11. Il demeura un instant immobile, troublé.

Il ressortit alors dans le couloir. Alla vers l'escalier. Les ténèbres dans l'escalier qui l'attendaient simplement, comme une grande gueule ouverte. On n'entendait pas un bruit en bas.

« Maman ! »

Il regretta aussitôt qu'il entendit sa propre peur dans le court et dur écho. Car à présent, *elle* le savait aussi. L'obscurité.

Il ne vint aucune réponse.

Jonas déglutit. Et commença à descendre.

À la troisième marche, il sentit quelque chose de mouillé sous son pied. Ainsi qu'à la sixième. Et la huitième. Comme si on était passé avec des chaussures mouillées. Ou des pieds mouillés.

Au salon, il trouva la lumière allumée, mais pas de maman. Il alla à la fenêtre pour voir jusque chez les Bendiksen, il arrivait que maman fasse le saut pour

aller voir Ebba. Mais là-bas, toutes les fenêtres étaient éteintes.

Il se rendit dans la cuisine, au téléphone, sans parvenir à ne pas penser, à ne pas laisser entrer les ténèbres. Il composa le numéro du téléphone mobile de maman. Et se sentit plein de joie en entendant sa douce voix. Mais c'était un message priant de laisser ses coordonnées, et souhaitant une bonne journée.

Et ce n'était pas la journée, c'était la nuit.

Arrivé dans le tambour, il glissa les pieds dans une paire de chaussures de papa, enfila une doudoune par-dessus son pyjama et sortit. Maman avait dit que la neige disparaîtrait demain, mais il faisait encore froid, et un vent léger chuchotait et murmurait dans le chêne près du portail. Il n'y avait guère que cent mètres pour arriver chez les Bendiksen et heureusement, deux réverbères jalonnaient le trajet. Elle devait être là-bas. Il jeta un coup d'œil à droite et à gauche pour s'assurer qu'il n'y avait personne pour l'intercepter. C'est alors qu'il aperçut le bonhomme de neige. Il était toujours immobile, tourné vers la maison, baignant dans la froide clarté lunaire. Pourtant, il y avait quelque chose de différent chez lui, de presque humain, de familier. Jonas regarda la maison des Bendiksen. Il prit la décision de courir. Mais ne le fit pas. Il resta sur place, en sentant le vent prudent et glacial le transpercer. Il se tourna de nouveau lentement vers le bonhomme de neige. Car il venait de comprendre ce que c'était, ce qui avait rendu le bonhomme de neige si familier. On lui avait mis une écharpe. Une écharpe rose. Celle que Jonas avait offerte à maman pour Noël.

## CHAPITRE 4

### *Jour 2. La disparition*

À la mi-journée, la neige avait fondu dans le centre d’Oslo. Mais à Hoff, elle demeurait en taches dans les jardins de part et d’autre de la rue que remontaient en voiture Harry Hole et Katrine Bratt. À la radio, Michael Stipe chantait son pressentiment de ce qui allait arriver, sa certitude que quelque chose allait de travers, et à propos du garçon dans le puits. Au beau milieu d’un quartier paisible de villas, dans une rue encore plus paisible, Harry montra du doigt une Toyota Corolla argentée garée tout contre une clôture.

« La voiture de Skarre. Range-toi derrière. »

La villa était grande, jaune. Trop grande pour une famille de trois personnes, songea Harry tandis qu’ils remontaient l’allée de graviers. Autour d’eux, ils entendaient des gouttes qui tombaient et des soupirs. Un bonhomme de neige occupait le jardin, avec une légère gîte et des perspectives d’avenir incertaines.

Skarre ouvrit. Harry se pencha et jeta un coup d’œil à la serrure.

« Il n’y a nulle part de signe d’effraction », l’informa Skarre.

Il le conduisit dans le salon, où un gamin était assis à même le sol, dos à eux, et regardait une chaîne de

dessins animés à la télévision. Une femme se leva du canapé, tendit la main à Harry et se présenta comme Ebba Bendiksen, voisine.

« Birte n'a jamais rien fait de tel par le passé, déclara-t-elle. Pas depuis que je la connais, en tout cas.

— Et ça fait combien de temps ? » voulut savoir Harry en regardant autour de lui. Devant la télé, il vit de gros et lourds sièges en cuir, et une table basse octogonale à plateau de verre fumé. Les chaises à montants d'acier entourant la table de la salle à manger étaient légères et élégantes, du type de celles que n'aimait pas Rakel, il le savait. Deux tableaux ornaient les murs, représentant l'un comme l'autre des hommes aux allures de directeurs de banque qui le dévisaient avec une autorité lourde de gravité. Encore à côté, de l'art moderne et abstrait du genre qui avait eu le temps de ne plus être moderne, et de nouveau très moderne.

« Dix ans, répondit Ebba Bendiksen. Nous avons emménagé dans la maison de l'autre côté de la rue juste à la naissance de Jonas. »

Elle fit un mouvement de tête en direction du gosse, toujours immobile et absorbé par des faucheurs qui galopaient et des loups qui explosaient.

« Et c'est donc vous qui avez téléphoné à la police, cette nuit ?

— Oui.

— Le même a sonné à environ une heure et quart du matin, intervint Skarre en regardant ses notes. Police Secours a reçu l'appel à une heure trente.

— Mon mari, moi et Jonas sommes retournés chercher dans la maison, d'abord, expliqua Ebba Bendiksen.

— Où avez-vous cherché ? demanda Harry.

— À la cave. Dans les salles de bains. Au garage.

Partout. C'est très étonnant que quelqu'un se taille comme ça.

— Se taille ?

— Disparaisse. Qu'il ne soit plus là. Le policier avec qui j'ai discuté au téléphone m'a demandé si nous pouvions nous occuper de Jonas, et il a dit que nous devions appeler tous ceux que Birte connaît, et chez qui elle pouvait être. Et en dehors de ça, attendre jusqu'à demain pour savoir si Birte était allée travailler. Il m'a expliqué que dans huit cas sur dix, la personne réapparaît en l'espace de quelques heures. On a essayé de trouver Filip...

— Le mari, intervint Skarre. Il était à Bergen pour des cours. Il est prof de je ne sais trop quoi.

— Physique, précisa Ebba Bendiksen avec un sourire. Quoi qu'il en soit, son téléphone mobile était éteint. Et nous ne savions pas dans quel hôtel il était descendu.

— On a pu le joindre à Bergen ce matin, reprit Skarre. Il ne devrait pas tarder.

— Oui, Dieu merci ! s'exclama Ebba. Alors après avoir appelé au boulot de Birte, ce matin, et appris qu'elle ne s'était pas présentée à l'heure habituelle, on vous a appelés vous. »

Skarre confirma d'un signe de tête. Harry lui fit comprendre qu'il pouvait poursuivre l'entretien avec Ebba Bendiksen, alla à la télévision et s'assit par terre à côté du petit garçon. Sur l'écran, le loup allumait la mèche d'un bâton de dynamite.

« Salut, Jonas. Je m'appelle Harry. Est-ce que l'autre policier t'a dit que les affaires de ce genre se terminent presque toujours bien ? Que ceux qui disparaissent reviennent tout seuls ? »

Le gamin secoua la tête.

« Eh bien c'est ce qu'ils font, poursuivit Harry. Si

tu devais le deviner, où crois-tu que ta mère est, en ce moment ? »

Le gosse haussa les épaules. « Je ne sais pas où elle est.

— Je sais que tu ne le sais pas, Jonas, personne de nous ne le sait, à l'heure actuelle. Mais quel est le premier endroit qui te vient à l'esprit si elle n'est pas ici ou au boulot ? N'essaie pas de savoir si c'est vraisemblable ou non. »

Le gamin ne répondit pas, il regardait toujours fixement le loup qui tentait en vain de se débarrasser du bâton de dynamite collé à sa main.

« Est-ce qu'il y a un chalet, ou quelque chose comme ça, où vous avez l'habitude de vous rendre ? »

Jonas secoua la tête.

« Un endroit particulier où elle irait si elle voulait être seule ?

— Elle ne voudrait pas être seule. Elle voudrait être avec moi.

— Rien qu'avec toi ? »

Le petit garçon se tourna et regarda Harry. Jonas avait les yeux marron, exactement comme Oleg. Et dans ce marron, Harry voyait à la fois de la peur, à laquelle il s'était attendu, et de la colère, à laquelle il ne s'était pas attendu.

« Pourquoi est-ce qu'ils disparaissent ? demanda-t-il. Ceux qui reviennent ? »

Les mêmes yeux, songea Harry. Les mêmes questions. Les questions importantes.

« Toutes les raisons possibles et imaginables. Certains se sont perdus. Parce qu'il y a différentes façons de se perdre. Et certains ont juste eu besoin d'une pause, et se sont cachés pour être un peu au calme. »

La porte d'entrée s'ouvrit et se referma, et Harry vit le gamin se faire tout petit.

Au même instant, la dynamite explosa dans la main du loup, et la porte du salon s'ouvrit derrière eux.

« Bonjour », fit une voix. Tranchante et maîtrisée en même temps. « Quelle est la situation ? »

Harry se retourna juste à temps pour voir un homme d'environ cinquante ans, vêtu d'un veston, filer vers la table basse, attraper la télécommande et éteindre la télévision en un point blanc, au sifflement de protestation de l'appareil.

« Tu sais ce que j'ai dit concernant la télévision dans la journée, Jonas », soupira-t-il d'une voix résignée, comme pour expliquer en même temps aux autres occupants de la pièce quel travail c'était d'éduquer, de nos jours.

Harry se leva et se présenta, avant de faire de même pour Magnus Skarre et Katrine Bratt, qui jusqu'à présent s'était contentée d'observer depuis la porte.

« Filip Becker », se présenta l'homme en repoussant ses lunettes bien que celles-ci soient déjà tout en haut de son nez. Harry essaya de capter son regard, de se constituer la première impression importante d'un suspect potentiel si on devait en arriver là. Mais ses yeux étaient dissimulés par le reflet dans ses verres.

« J'ai passé du temps à appeler tous ceux qu'elle aurait pu contacter, mais personne ne sait rien, expliqua Filip Becker. Et vous, que savez-vous ?

— Rien, répondit Harry. Mais la première chose que vous pouvez faire pour nous aider, c'est de chercher si des valises, des sacs à dos ou des vêtements ont disparu, pour que nous puissions en savoir plus. » Harry étudia Becker avant de poursuivre : « Si la disparition est spontanée, ou si elle a été planifiée. »

Becker renvoya à Harry son regard scrutateur avant de hocher la tête et de grimper au premier.

Harry s'accroupit à côté de Jonas, qui n'avait pas quitté des yeux l'écran noir du téléviseur.

« Tu aimes bien les faucheurs, alors ? »

Le gamin secoua la tête, sans rien dire.

« Pourquoi ? »

Le murmure de Jonas était à peine perceptible : « Je plains Pierre le loup. »

Cinq minutes plus tard, Becker redescendit : rien n'avait disparu, ni sacs de voyage, ni vêtements, hormis ce qu'elle avait porté quand il était parti, plus son manteau, ses bottes et son écharpe.

« Mmm. » Harry gratta son menton pas rasé et regarda en direction d'Ebba Bendiksen. « Vous pouvez m'accompagner dans la cuisine, Becker ? »

Becker montra le chemin, et Harry fit signe à Katrine qu'elle pouvait venir. Dans la cuisine, le professeur s'employa immédiatement à verser du café dans un filtre en papier et de l'eau dans la cafetière. Katrine se posta à la porte tandis que Harry allait regarder à la fenêtre. La tête du bonhomme de neige s'était effondrée entre ses épaules.

« Quand êtes-vous parti d'ici hier au soir, et quel avion avez-vous pris pour Bergen ? voulut savoir Harry.

— Je suis parti d'ici vers neuf heures et demie, répondit Becker sans hésiter. L'avion a décollé à onze heures cinq.

— Vous avez eu Birte après votre départ ?

— Non.

— À votre avis, qu'est-ce qui a pu se passer ?

— Je n'en ai aucune idée, inspecteur principal. Je n'en ai vraiment aucune idée.

— Mmm. »

Harry regarda dans la rue. Depuis leur arrivée, il n'avait pas entendu passer la moindre voiture. Un voi-

sinage des plus calmes. Le calme coûtait vraisemblablement quelques millions de couronnes dans cette partie de la ville.

« Quel genre de relation entretenez-vous avec votre femme ? »

Harry entendit Filip Becker suspendre ses activités, et ajouta :

« Je dois vous le demander parce qu'il arrive que des conjoints s'enuient, tout simplement. »

Filip Becker s'éclaircit la voix. « Je peux vous assurer que ma femme et moi entretenons une relation tout à fait satisfaisante.

— Avez-vous malgré tout pensé qu'elle ait pu avoir une liaison dont vous n'aviez pas connaissance ?

— C'est exclu.

— Exclu, le terme est fort, Becker. Et les liaisons extraconjugales sont assez courantes.

— Je ne suis pas naïf, inspecteur principal, répondit Filip Becker avec un léger sourire. Birte est une femme attirante, et plus jeune que moi de pas mal d'années. Elle vient d'une famille aux mœurs relativement légères, soit dit en passant. Mais en ce qui la concerne, elle n'est pas comme ça. Et j'ai un assez bon aperçu de ses faits et gestes, si on peut dire. »

La cafetière glouglouta un avertissement au moment où Harry ouvrait la bouche pour rebondir. Il se ravisa.

« Avez-vous constaté des changements d'humeur chez votre épouse ?

— Birte n'est pas dépressive, inspecteur principal. Elle n'est pas allée se pendre dans les bois ou se jeter dans la mer. Elle est dehors, quelque part, et elle est vivante. J'ai lu que des gens disparaissent sans arrêt, et ils réapparaissent, ça a une explication naturelle et relativement banale. Ce n'est pas vrai ? »

Harry hocha lentement la tête. « Vous voyez un inconvénient à ce que je fasse un tour dans la maison ? — Pourquoi ça ? »

En entendant la question de Filip Becker et ce qu'elle avait de tranchant, Harry songea que celui-ci était un homme habitué à avoir le contrôle. À être tenu informé. Et que cela allait à l'encontre du fait que sa femme soit partie sans crier gare. Ce que Harry avait déjà exclu en son for intérieur, dans une certaine mesure. Des mères bien insérées, en bonne santé, n'abandonnent pas un fils de dix ans en pleine nuit. Et il y avait le reste. D'habitude, ils mettaient le minimum de moyens à un stade aussi peu avancé d'une affaire de disparition, à moins qu'il n'y ait des éléments tendant vers quelque chose de criminel ou de particulièrement dramatique. C'était cette autre chose qui l'avait fait venir à Hoff, en fin de compte.

« Parfois, on ne sait pas ce que l'on cherche avant de l'avoir trouvé, répondit Harry. C'est une méthode de travail. »

Il percevait les yeux de Becker derrière les verres de ses lunettes, à présent. Au contraire de ceux de son fils, les siens étaient bleu clair et empreints d'un éclat intense, bien net.

« Pas de problème, accorda Becker. Je vous en prie. »

La chambre à coucher était fraîche, sans odeur et bien rangée. Un plaid au crochet recouvrait le lit double. La photo d'une femme d'un certain âge était posée sur l'une des tables de chevet. La ressemblance poussa Harry à supposer qu'il s'agissait du côté du lit de Filip Becker. Sur l'autre table de nuit, il y avait un portrait de Jonas. L'armoire à vêtements féminins sentait faiblement le parfum. Harry vérifia que les cro-

chets des cintres étaient répartis régulièrement, tels qu'ils l'auraient été après avoir été laissés au repos un certain temps. Des robes noires fendues, des pulls courts ornés de motifs roses et de paillettes. Dans le bas de l'armoire, il vit quelques tiroirs. Il ouvrit celui du dessus. Des sous-vêtements. Noirs et rouges. Tiroir suivant : gaines et bas. Troisième tiroir : bijoux disposés dans des cavités de feutre rouge sang. Il remarqua un gros anneau tapageur dont les pierres scintillaient avec exubérance. Tout avait un petit côté Vegas, ici. Aucune cavité n'était vide.

La chambre à coucher avait un accès direct sur une salle de bains récemment refaite, disposant d'une douche à jets et de deux lavabos en inox.

Dans la chambre de Jonas, Harry s'assit sur une petite chaise à côté d'un petit pupitre. Sur ce dernier, il vit une calculatrice présentant toute une série de fonctions mathématiques avancées. Elle avait l'air neuve et semblait n'avoir jamais servi. Une affiche représentant sept dauphins à l'intérieur d'une vague était accrochée au-dessus du pupitre, à côté d'un calendrier. Une partie des dates avaient été entourées et annotées de mots clés. Harry lut que c'était l'anniversaire de maman et de papy, les vacances au Danemark, le dentiste à dix heures et deux dates en juillet avec « docteur » au-dessus. Mais Harry ne vit aucun match de football, ni cinéma ou fête d'anniversaire. Il vit une écharpe rose sur le lit. Une couleur dans laquelle aucun gamin de l'âge de Jonas n'aurait voulu être vu. Harry la ramassa. Elle était humide, mais il put néanmoins sentir l'odeur distinctive de peau, de cheveux et de parfum féminin. Le même parfum que dans l'armoire.

Il redescendit. S'arrêta devant la cuisine et écouta Skarre faire son exposé sur la façon dont on avançait

habituellement dans les affaires de disparition. Des tasses de café tintèrent à l'intérieur. Le canapé du salon paraissait énorme, sans doute à cause de la silhouette frêle assise dedans et qui lisait un livre. Harry s'approcha et vit une photo de Charlie Chaplin en grande tenue. Il s'assit à côté de l'enfant.

« Tu savais que Chaplin était un lord anglais ? demanda-t-il. Sir Charles. »

Jonas hocha la tête. « Mais aux États-Unis, ils l'ont jeté dehors. »

Il tourna quelques pages.

« Tu as été malade, cet été, Jonas ?

— Non.

— Mais tu es allé chez le docteur. Deux fois.

— Maman voulait juste me faire examiner. Maman... » Sa voix le trahit soudain.

« Tu vas voir, elle va bientôt revenir, le rassura Harry en posant une main sur son épaule fluette. Elle n'a pas emporté son écharpe. La rose qui est dans ta chambre.

— Quelqu'un l'avait accrochée autour du cou du bonhomme de neige, expliqua Jonas. C'est moi qui l'ai rentrée.

— Ta mère devait vouloir que le bonhomme de neige n'ait pas froid, alors.

— Elle n'aurait jamais laissé son écharpe préférée au bonhomme de neige.

— C'a dû être papa, alors.

— Non, c'est quelqu'un qui l'a fait après le départ de papa. Cette nuit. Celui qui a pris maman. »

Harry hocha lentement la tête. « Qui a fait ce bonhomme de neige, Jonas ?

— Je ne sais pas. »

Harry regarda vers la fenêtre donnant sur le jardin. C'était cela, la raison de sa venue. Un courant d'air glacial sembla soudain traverser le mur et la pièce.

## DU MÊME AUTEUR

### *Chez Gaïa Éditions*

- RUE SANS-SOUCI, 2005, Folio Policier, n° 480.  
ROUGE-GORGE, 2004, Folio Policier, n° 450.  
LES CAFARDS, 2003, Folio Policier, n° 418.  
L'HOMME CHAUVE-SOURIS, 2003, Folio Policier, n° 366.

### *Aux Éditions Gallimard*

#### *Dans la Série Noire*

- LE LÉOPARD, 2011.  
CHASSEURS DE TÊTES, 2009, Folio Policier n° 608.  
LE BONHOMME DE NEIGE, 2008, Folio Policier, n° 575.  
LE SAUVEUR, 2007, Folio Policier, n° 552.  
L'ÉTOILE DU DIABLE, 2006, Folio Policier, n° 527.

### *Aux Éditions Bayard Jeunesse*

- LA POUDRE À PROUT DU PROFESSEUR SÉRAPHIN, vol 1,  
2009.